

Le mystère de Québec

Jean-Philippe Warren

Volume 50, numéro 4 (282), novembre 2008

Arthur Buies, notre contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34705ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, J.-P. (2008). Le mystère de Québec. *Liberté*, 50(4), 58–70.

Le mystère de Québec

Jean-Philippe Warren

La nature ayant fait de Québec un roc, ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou.

ARTHUR BUIES

Il y a cent cinquante ans, André Arthur n'était pas député au Parlement fédéral, l'ADQ ne constituait pas l'opposition officielle à l'Assemblée nationale et Andrée Boucher n'avait pas eu droit à des funérailles grandioses. Pourtant, un curieux énergumène du nom d'Arthur Buies avait déjà identifié quelques-uns des maux qui minaient le moral de la bonne vieille capitale. Car le mystère de Québec, cette énigme qui dérouté les spécialistes politiques les plus aguerris, ce casse-tête qui agace aujourd'hui les courriéristes du *Devoir* et les commentateurs de *Bazzo.tv*, ne se résume pas à une insondable jalousie envers la bohème écolo et go-gauche du Plateau, à un ressentiment envers les péteux de la Haute-Ville ou à une volonté cynique, lors de chaque élection, de profiter du butin électoral. Non pas. Ceux qui nous expliquent, avec force tableaux statistiques ou citations tirées du répertoire classique de Radio X, que toute la jeunesse de la ville de Québec maudit le ciel de son taux de chômage, de son exclusion systématique des feuilletons télévisés ou du mépris dont les Montréalais l'assomment à chaque visite (« Il fait froid, hein ! » ; « C'est pas comme sur Saint-Denis » ; « On dit *le bus* » ; « Peuh ! nous, des comme ça, voyez-vous, enfin... »), ceux-là auraient intérêt à relire les *Chroniques* d'Arthur Buies.

Buies aimait Québec. Cet être romantique y trouvait de quoi nourrir ses sentiments mélancoliques. Il n'était pas de ces gens qui, nés dans ce coin de pays, n'avaient pas voulu, ou n'avaient tout simplement pas pu, connaître autre chose. Il avait habité Paris puis, à son retour d'Europe, il s'était installé à Montréal, où les discussions de l'Institut canadien, la rédaction d'articles et

les soirées dans les cafés avaient meublé l'essentiel de ses jours. C'était un homme du monde, qui aurait pu choisir de s'installer où bon lui semble. Seulement, les mandements *roulés bien serré* de M^{gr} Bourget (voir *Le déclin de l'Empire américain*) étant devenus trop oppressants, il avait élu domicile à Québec par intermittence (il y mourra), profitant du fait que le clergé y reconnaissait au moins la légitimité du libéralisme. La première fois, en 1870, il avait ainsi quitté ses amis montréalais, les restaurants français, les parties de baccara et les dégustations de bon vin, pour s'établir dans un endroit où il pourrait, comme il l'écrivait quelque part, « manger de la morue sèche, du fromage raffiné, du boudin et des crêpes », et boire de l'eau vingt-neuf jours par mois.

Les mauvaises langues prétendront que l'homme de lettres avait, en déménageant, gardé les humeurs et les préjugés de Montréal. C'est sans doute vrai. Mais là réside peut-être l'originalité de Buies, lui qui aimait Québec comme un Québécois (sic) et la châtiait comme un Montréalais. Quand il avait débarqué pour la première fois dans l'antique cité, il s'était aussitôt mis à pester contre les rues boueuses et les immondices de la ville. Il s'était emporté contre les ruines et les débris qui encombraient les rues et menaçaient même la sécurité des passants. Après trois longs hivers, il avouait souffrir, par la faute de pluies trop abondantes et d'une humidité épouvantable, d'accès d'hydrophobie. Ah ! cruelle température ! L'hiver surtout, l'hiver implacable, lui inspirait des passages dépités. Il notait qu'il était tombé, à la fin du mois d'avril de telle année, plus de deux pouces de neige et qu'en juin, il avait dû s'habiller chaudement. Le vent du nord-est, en particulier, le faisait souffrir, emplissant la ville de « craquements sinistres » et courbant les passants sous des rafales aveuglantes de neige. À en croire le témoignage de Buies, au printemps, des pierres et des briques se détachaient des bâtiments en ruine et provoquaient quantité d'accidents, certains mortels, et l'été des passants trébuchaient sur des trottoirs défoncés ou étaient asphyxiés — c'est lui qui le dit — par les éclaboussures des chariots ! Même les nombreux galas et réceptions donnés par le maire ou le gouverneur ne pouvaient amener Buies à reconnaître,

sinon la grandeur de Québec, du moins sa noblesse, elle qui passait auprès de plusieurs de ses compatriotes pour la ville par excellence des arts et des artistes. Pressentant sans doute les thuriféraires du 400^e et la ribambelle de ceux qui s'extasient devant les plus banales festivités de la capitale, l'écrivain canadien-français déclarait à qui voulait l'entendre :

Donnez-lui des fêtes, des solennités, des pompes, et Québec est heureux, il est fier ; il jouit, il jubile, il se trémousse et tout son peuple est sur pied. Pauvre enfant qu'un rayon de soleil éblouit, qui se console de sa détresse en un jour de spectacle et de fanfares, qui oublie ses oripeaux au carillon bruyant et joyeux des cloches, laissons-lui ses heures d'ébats. Mais passons outre¹.

Pourquoi dès lors ne pas quitter ce bled impossible ? À Montréal, il faisait déjà chaud quand, à Québec, il faisait encore froid. Pourquoi ne pas gagner la métropole pour y vivre à l'abri des pires intempéries ? Il semble qu'Arthur Buies ait eu un attachement particulier pour Québec, qu'il l'ait considérée comme une patrie familière. Les souvenirs de son enfance le ramenaient sans cesse à ce coin de pays, que les souvenirs de l'histoire nationale évoquaient aussi puisque Québec incarnait le refus de l'oubli et la mémoire des gloires anciennes.

Et pourtant, c'est ce cher et beau petit nid, dans son désordre et dans sa pauvreté, que Québec, nid dépouillé, nid de feuilles flétries, soit, mais qu'on ne quitte jamais sans en être arraché et où l'on revient toujours ramené par son cœur. Qu'on aille à Montréal, à New York, à Boston, dans d'autres grandes villes, pour y retremper et dégourdir ses ailes, on n'en revient que plus vite vers ce glorieux petit roc de Champlain qui renferme encore tout ce que nous avons de plus cher et de plus vénéré dans nos souvenirs².

1. Arthur Buies, *Petites chroniques pour 1877*, Québec, Imprimerie C. Darveau, 1878, p. 32.
2. Arthur Buies, *Chroniques : voyages, etc., etc.*, Québec, Imprimerie C. Darveau, 1875, p. 56.

Habitant Québec, Buies avait l'impression de se rapprocher de ses racines identitaires et nationales. En bon romantique, lecteur assidu de Chateaubriand et de Victor Hugo, il ne cessait de s'extasier devant le paysage qui s'offrait à lui. Se baladant un jour sur la terrasse Dufferin, contemplant les remparts d'un côté et le fleuve de l'autre, il s'était surpris à penser que le panorama qui s'imposait au regard était peut-être le plus magnifique du monde, peut-être plus formidable encore que celui de Naples, où pourtant la nature scintillante et douce produisait sur les visiteurs un effet vivifiant. Buies appréciait les moments de rêverie comme ceux que lui procuraient la vue de la falaise, les flots brunis du Saint-Laurent et les collines bucoliques de l'île d'Orléans. « C'est dans son ensemble que ce paysage est admirable; il a une majesté qu'on ne trouve nulle part; il subjugué l'imagination et commande une sorte de respect timide en face des merveilles gigantesques de la nature³. » Après son déménagement dans la capitale, Buies profitait souvent de ses temps libres pour marcher le long du chemin Saint-Louis, heureux d'aboutir le soir sur la « plate-forme » parfois déserte, où il pouvait laisser libre cours à ses réflexions impromptues.

Il y avait pourtant quantité de choses qui l'agaçaient. Lui le farouche libéral, lui le héraut du progrès, il rageait de voir Québec à la remorque du reste du continent. Autrefois le principal centre commercial canadien, elle avait glissé au deuxième rang, et menaçait de décliner davantage avec le départ pour Ottawa d'une légion de fonctionnaires en 1867 et le rapatriement d'une garnison britannique de 3000 hommes en 1871. Buies rageait de la voir stagner dans la plus parfaite médiocrité. Le temps s'était arrêté, et seules les eaux du fleuve continuaient de couler calmement au milieu d'un paysage autrement immobile. Les anciens chantiers navals? Abandonnés, depuis que l'acier avait remplacé le bois dans la fabrication des coques. Les industries de jadis? Fermées elles aussi. À force d'honorer son passé, la ville aurait refusé de se donner un avenir.

3. Arthur Buies, *Lettres sur le Canada. Étude sociale*, Montréal, Comeau et Nadeau, 2001, p. 19.

Il y a ici beaucoup d'Américains qui sont attirés par l'étrangeté du spectacle d'une capitale en ruines sur le sol encore si jeune de l'Amérique; ils regardent avec des mines tout ahuries et ont l'air de chercher des souvenirs parmi les décombres, comme les visiteurs de Pompéi⁴.

Québec ressemblait davantage à une nécropole qu'à une métropole. Les maisons avaient subi les avaries du temps. Qu'attendait-on, demandait le polémiste canadien, pour remplacer les trottoirs de bois pourris et défoncés, pour détruire les portes Prescott et de la Canoterie qui nuisaient à la circulation, pour abattre les maisons vétustes? La ville assainie, prédisait-il, accueillerait des milliers de touristes qui se presseraient pour admirer ses jardins et ses résidences historiques, assurant du coup la fortune des aubergistes, des marchands de babioles et des cochers. Ayant démoli ses remparts, rasé ses maisons délabrées et lugubres, ayant élargi ses ruelles humides et tristes, Québec pourrait montrer à ses visiteurs un visage plus rieur, plus coquet aussi. Pour l'instant, rien de cela.

Si ce n'était que des maisons en ruine! Mais Buies, qui aimait bien manger, avaler sa dose de scotch et fumer la pipe, se plaignait de ne trouver à Québec aucun restaurant digne de ce nom. Habitué à un certain confort, il louchait avec envie du côté de la métropole. Il aurait voulu que Québec soit à la hauteur de son auguste passé, qu'on y trouve maintes productions artistiques, que la ville retentisse des bruits des spectacles. Ce n'était pas, raillait-il, une petite troupe de théâtre qui ferait « bisquer les Montréalais, ces suffisants qui prétendent qu'on ne peut rien trouver à Québec »! Et ce n'était pas non plus, malgré la frénésie qui s'emparait à chaque fois des Québécois, l'organisation d'une frégate, la tenue d'un dîner à la demeure d'Hector Langevin ou l'ouverture de la première séance parlementaire qui compenseraient pour l'incroyable disette culturelle. À Québec, soutenait Buies, c'était tous les jours dimanche, non pas parce qu'on y fêtait

4. Arthur Buies, *Chroniques canadiennes : humeurs et caprices*, Montréal, Leméac, 1978 [1884], p. 34.

tous les jours, mais, au contraire, parce que l'on s'y ennuyait au quotidien. Les rues marchandes étaient mornes, boueuses par temps gris et poussiéreuses par temps clair. D'ailleurs, quelles rues? En fait de rues, il n'y avait que la rue Saint-Jean qui fût digne de mention, elle qui, selon le souvenir qu'en gardait Buies, faisait à peine la largeur d'un trottoir de la rue Saint-Jacques, à Montréal. Quand le soleil pointait son nez, les notables en profitaient pour l'arpenter en boucle, mais le bal répétitif des robes, des grelots et des bottes ne pouvait faire oublier la banalité de l'ensemble.

Opiniâtement, inévitablement, les mêmes figures, pas belles du tout, malgré ce qu'on en ait dit, vous passent devant le nez cinq cents fois en deux heures. Les mêmes questions et les mêmes réponses se font tous les jours, et quand on n'a plus de quoi répéter et qu'une auberge se trouve sur le chemin on entre se monter le cerveau au moyen d'un *cocktail*. Là se trouve généralement un groupe d'abrutis qui ont déjà absorbé trois ou quatre verres et qui sont ravis de pouvoir renouveler la «consomme» avec les nouveaux arrivants. On s'attable et l'on imbibe; cela enlève vingt minutes au temps. Ceux qui ne sont pas tout à fait blasés retournent dans la rue Saint-Jean voir passer et repasser les mêmes binettes. La seule distraction est de se saluer; aussi il y a des amis qui font du salut une véritable gymnastique. Qu'ils soient heureux et que Dieu les bénisse!

De la conversation, point. Et de quoi causer? Dans ce milieu oisif, dans ce coin isolé du monde, entouré de montagnes, de quoi parlerait-on et qui peut avoir des idées? Aussi l'homme d'étude en est-il réduit à vivre de lui-même⁵.

La capitale était affectée par un mal insidieux, le mal de la routine, fuyant par-dessus tout l'innovation et le risque. La léthargie des Québécois aurait été à ce point sidérante qu'elle tuait le moindre projet, la moindre idée neuve. N'importe quel progrès était immédiatement accueilli avec la froideur réservée aux entreprises hasardeuses. Il fallait que les habitants creussent

5. *Ibid.*, p. 150-151.

toujours le même sillon, inexorablement, en se gardant des voies inconnues, des conceptions trop hardies. Les hôtels vides, les rues désertes et le commerce assoupi, tout cela aurait été la conséquence d'une crainte malade qui paralysait les meilleurs efforts.

Comment expliquer cette attitude rétive? Quelle était la clef de ce comportement routinier et moutonnier? Dans ses premiers textes, Buies n'hésitait pas à nommer franchement une des causes du mal : la ville de Québec n'avait pas assez de communications avec le monde extérieur et se mourait de rester sans cesse recroquevillée sur elle-même. Isolée l'hiver, engourdie par le froid qui s'éternise, elle ne pouvait trouver dans « sa propre substance » la nourriture indispensable à son développement. Montréal était en cela toute différente. Non seulement l'hiver y est-il moins rigoureux, mais les canaux maritimes et les chemins de fer qui la reliaient au reste du continent, de New York à Toronto, lui assuraient une activité florissante. La construction du pont Victoria avait été en soi, s'il ne fallait que cette preuve, une victoire contre la stagnation économique et intellectuelle. « Avant que fût construit ce pont qui met Montréal en communication non interrompue, l'hiver comme l'été, avec tout le continent américain, Montréal n'existait pas ou existait comme Québec, ce qui revient au même⁶. » Mais, sitôt le pont en opération, les échanges s'étaient mis à fleurir, cette artère de fer charriant immédiatement un sang neuf et produisant un courant vivifiant. Les arts en étaient électrisés, les entreprises stimulées, les projets s'accumulaient. L'Amérique déversait avec force son flot d'idées et de rêves dans le corps de la grande agglomération urbaine, et c'était un ébranlement subit, un allumage spontané, Montréal semblant n'avoir attendu que cet apport étranger pour concevoir les entreprises les plus fabuleuses.

Comparée aux autres villes de la Confédération canadienne, avançait Arthur Buies, Québec était celle qui avait le moins de communications avec l'extérieur. Aucun chemin direct entre Québec et Ottawa. De traverse, seulement un pont de glace où chacun

6. Arthur Buies, *Chroniques : voyages, etc., etc.*, op. cit., p. 285.

risquait sa vie pour atteindre l'autre rive. Surtout, Québec n'avait pas encore son chemin de fer. Or, aurait-elle sa voie ferrée qu'elle aurait tout aussitôt son port maritime. Et l'aurait-elle, ce port maritime, qu'elle aurait aussi des industries florissantes, et ces industries apporteraient avec elles non seulement le sens des affaires, mais le goût des arts. L'ami du curé Labelle avait des envolées lyriques, que dis-je ? il avait des accents homériques pour décrire les bienfaits des rails et des locomotives. Pour lui, « tout le Québec de l'avenir est dans l'œuvre accomplie du Chemin de fer du Nord, et ce Québec-là n'aura rien à envier au passé auquel il apportera, au contraire, une majesté nouvelle⁷ ». Faisant entrer à pleins wagons l'esprit conquérant de l'Ouest dans l'enceinte des vieux murs, Québec n'aurait pas d'autre choix que de s'éveiller de sa profonde léthargie. La capitale serait promise à devenir le second port du continent, après New York. Ses manufactures pourraient facilement concurrencer celles d'Angleterre ou d'Allemagne.

Québec était devenue morne, éteinte ; pour que la ville s'illuminaît, il eût fallu ouvrir ses horizons, la placer sur la carte, l'irriguer non seulement des eaux du grand fleuve, mais de l'encre des lettres d'outre-mer et des journaux internationaux. Sans le développement fulgurant des transports, il n'y avait pas de remède à l'ennui collectif. Buies craignait par conséquent que les taux de suicide n'augmentent à Québec et que l'on n'assiste à une épidémie de pendants et d'empoisonnements volontaires ! Confinés à leurs habitudes, oisifs par manque de travail exigeant, sans autre loisir que l'arpentage continu de la rue Saint-Jean, sans lieu de rencontres et de débats, les gens, devenus, par la force des choses, peu à peu « ennuyés et figés », ne recevaient pas assez de stimulations venues du dehors, pas assez d'animation du vaste monde, ce qui les laissait exsangues et vides. Leur esprit ne s'élevait jamais jusqu'aux arts, ou alors, quand il le faisait, c'était avec amateurisme et complaisance. Ils prétendaient à la littérature, mais, faute de stimulation intellectuelle, n'en faisaient pour ainsi dire jamais. Et, tant que des voies de communication modernes ne seraient pas construites, Buies s'affirmait

7. *Ibid.*, p. 290.

convaincu que les Québécois resteraient « des gens de paresse, de lecture, de calembours, de promenades, de petites veillées, de petits cercles, de parties de plaisir, de soûlographie joyeuse, de galanterie élégante, de mœurs épicées, de dîners charmants à trente cents pièce », et plus encore des êtres jaloux, incapables de concevoir la grandeur qu'ils n'avaient pu conquérir eux-mêmes.

Et pourtant, quand une liaison ferroviaire fut finalement terminée en 1879 entre Québec et Montréal — à des coûts d'ailleurs exorbitants —, la situation ne s'améliora pas, au dire de Buies. À l'en croire, les rues continuaient d'être assombries par la négligence, les jeunes filles n'avaient pas retrouvé la pétulance de leurs grands-mères et les soirées galantes n'avaient pas regagné l'éclat des bals de jadis ; malgré la voie ferrée, malgré l'instauration d'un service de tramway électrique en 1897, les gens se complaisaient dans une routine coupable. Et pour cause. Pour Buies, comme les Québécois n'avaient pas réagi à temps au déclin de l'industrie et du commerce, la seule occupation qui leur restait désormais, c'était le fonctionariat. Le gouvernement fournissait le gros des carrières. Peu importe l'érection, des années plus tard, d'un pont, puis de deux ponts, pour relier les deux rives ! Peu importe la construction de routes et d'autoroutes pour relier la ville au reste du continent ! Peu importe l'invasion du Quartier latin par des milliers et des milliers de touristes venus photographier le Château Frontenac, ouvert en 1893 ! L'addition de deux ponts, de routes et de rails aurait été, comme on dit, trop peu, trop tard. Pour Buies, le mal était fait. Les « sinécristes, employés de tous grades, buralistes et avocats-aspirants, ou aspirants-avocats » avaient pris possession des lieux et ne songeaient pas à mener d'autre existence que celle de pseudo-retraités. On pouvait les voir, à quatre heures, déambulant un peu partout dans la ville en traînant lourdement leur ennui. Leur désœuvrement faisait pitié à voir. « L'employé québécois a tant de loisirs qu'il en est comme ennuyé et a presque envie de s'en prendre au gouvernement qui le rend utile en l'assujettissant⁸. » Jouant comme des

8. Arthur Buies, *Chroniques écartées*, La Bibliothèque électronique du Québec, 2001, p. 145.

fous au whist ou au billard, buvant des rasades de cocktails, les employés publics se vautreient (c'est Buies qui l'affirme) dans le train-train quotidien avec un plaisir mêlé de rancœur. Or, par un cercle vicieux, cet état de fait cultivait l'esprit de clocher dans la vieille capitale, qui lui-même entravait l'union autour de tâches communes. Le mobile était devenu l'effet, et la conséquence le mobile. L'esprit public manquait cruellement, ce qui minait les projets les plus urgents; en retour, l'absence d'initiatives renforçait un climat de démission.

Chacun pour soi, et voilà pourquoi Québec n'avance à rien. Que j'entreprene une chose évidemment utile à tout le monde, mon voisin de suite me mettra des bâtons dans les roues, et s'il ne trouve pas de bâtons, il se mettra le corps en travers pour m'obliger à rester sur place⁹.

Édifier ensemble un projet d'envergure? Qu'on n'y pense pas!

Ayant abdiqué l'idée de faire quelque chose de leurs dix doigts, les citoyens préféraient se livrer tout entiers au commérage. Les potins constituaient en effet, selon Buies, la pièce de résistance des conversations mondaines. Tout prétexte était bon pour colporter des nouvelles sur son prochain. « Qui n'est pas cancanier dans Québec n'a pas droit de cité, et celui qui ne s'occupe pas incessamment de son voisin perd tout son temps, outre le thème favori de la conversation quotidienne¹⁰. » Il fallait bien s'occuper, et pourquoi ne pas s'occuper des affaires d'autrui quand les siennes étaient si ennuyeuses? Quand il ne se passait rien, il restait toujours la rumeur. Les uns allaient chez les autres, et les autres chez les uns, pour débiter des médisances sur telle demoiselle, raconter les événements du dernier bal, faire des remarques insignifiantes sur les robes de l'épouse du gouverneur. Les conversations des salons tournaient autour de sujets banals, médiocres. C'était à qui se livrait au bavardage le plus insipide. Ce désœuvrement, cet encroûtement, à en croire Buies, atteignait

9. Arthur Buies, *Chroniques : voyages, etc., etc.*, op. cit., p. 303.

10. Arthur Buies, *Chroniques écartées*, op. cit., p. 86.

des sommets pendant la saison hivernale, quand les routes devenaient impraticables, et les contacts avec le reste du pays quasi impossibles. Autrefois bourgeonnante, et maintenant morne et figée, Québec ne produisait plus que des caractères aigris, peu importe, du reste, les événements et les circonstances.

Quelle vie végétative que celle de la capitale l'hiver ! Québec est un banc de mollusques gelés. Ne sachant que faire, en dehors du mouvement humain, isolés de la civilisation pendant six longs mois de l'année, les citadins de la ville historique se font mutuellement leurs portraits dans les deux ou trois journaux qu'ils possèdent et se dévisagent sous tous les pseudonymes possibles. Ce sont là les tristes et chétifs passe-temps qu'ils préfèrent ; ennuyés, oisifs, ne pouvant occuper que leur langue et ne trouvant pas de sujets qui l'exercent, ils se rejettent l'un sur l'autre et nourrissent leur public de toutes les médisances ramassées chez toutes les commères, de toutes les petites histoires inventées par dépit des uns et des autres et exhumées du tombeau de deux ou trois générations. — Ces productions misérables, côtoyant le libelle et la diffamation, sans sel, sans intérêt, sans portée et sans observation, forment partie de cette masse aussi confuse qu'insipide qu'on est convenu d'appeler la littérature de Québec¹¹.

Toutes ces flèches et ses railleries n'empêchaient point Arthur Buies de revenir habiter Québec. Son attachement était sincère, par-delà la déception de devoir vivre en provincial dans la capitale du Canada français. La cité était trop belle, son histoire était trop riche, pour ne pas lui pardonner ses quelques imperfections.

À mon pauvre vieux Québec ! je te retrouve donc, toi, que je croyais pouvoir fuir [...]. Et pourtant ! je t'ai raillé, je t'ai bafoué, j'ai redoublé sur toi mes traits et les rires ; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime¹² !

11. *Ibid.*, p. 145.

12. Arthur Buies, *Chroniques: voyages, etc., etc.*, op. cit., p. 250.

Bien sûr, de l'avis de Buies, Québec traînait derrière des cités plus fortes et plus prospères. Bien sûr, Québec ne savait pas cultiver les arts comme d'autres villes plus éclairées. Mais c'était, à tout prendre, une ville superbe, une ville au panorama grandiose, une ville qui gardait précieusement le souvenir des faits anciens. « Tu es vieux, décrépît, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu as la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer¹³. » L'étroitesse d'esprit des citadins de Québec énervait Buies, leur petitesse l'assommat, l'habitude des ragots l'enflammait, le vent du nord-est le glaçait, et ces sentiments contradictoires le laissaient à la fin désolé et pantois. Néanmoins il continuait de trouver dans la capitale nationale un véritable charme. Québec le tuait, mais, en vérité, il ne pouvait non plus vivre sans elle. Drôle de moineau que cet Arthur Buies, qui se trouvait toujours de nouvelles raisons de regimber et de se plaindre, incapable de quitter une ville qu'il n'arrivait pas à aimer, et incapable de pleinement apprécier une ville où pourtant il finissait sans cesse par revenir !

Pour cette raison, il est à craindre que maints lecteurs ne soient guère convaincus par les explications exposées dans notre trop court essai et que, à leurs yeux, le mystère de Québec reste entier ; mais au moins auront-ils rigolé un peu, en compagnie de Buies, des travers supposés des gens de la capitale, trouvant dans l'exposition de ces défauts autant de vérités sur Québec que de révélations sur l'aveuglement et les préjugés du célèbre fondateur de *La Lanterne*. Pourtant, en parcourant les citations tirées de l'œuvre de Buies, il est à parier qu'ils auront été étonnés de constater que les principales récriminations à l'égard de Québec (ennui, rumeurs, esprit de clocher, manque de lieux de création artistique, conservatisme, etc.) n'ont guère changé depuis cent ans, et ils se demanderont peut-être alors si l'élargissement et la modernisation du réseau de chemin de fer, loin d'être des idées saugrenues, ne représentent pas toujours la solution miraculeuse, l'unique solution en somme au déclin de la capitale. J'en

13. *Ibid.*, p. 250.

soupçonne déjà quelques-uns de vouloir appuyer de ce pas la construction d'un train à grande vitesse entre Toronto et Québec, croyant qu'une ville digne de ce nom ne peut se développer sans être reliée au reste du continent par un train rapide. Le 3 septembre dernier, lors d'une conférence de presse, le nouveau maire de Québec, Régis Labeaume, n'évoquait-il pas à nouveau l'idée d'un TGV qui relierait Québec à Windsor et Chicago? Enfin un qui a compris Arthur Buies!